



DIDASCALIES

&CO

REVUE DE PRESSE
CHEF D'OEUVRE
de Christian Lollike
mise en scène de Renaud-Marie Leblanc



Sommaire

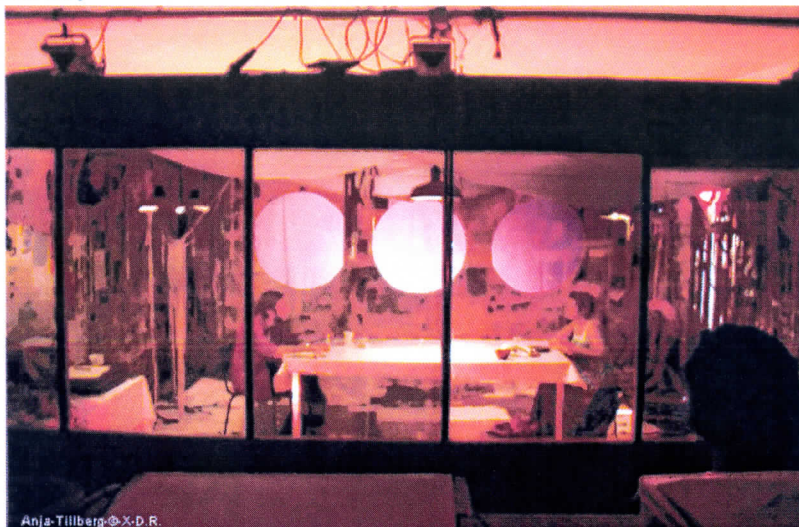


- *Zibeline*, du 25 septembre au 13 octobre 2012
- *Zibeline*, 13 novembre 2013

Pas neuf pas mort

ActOral 2012

[25 septembre 2012 = 13 octobre 2012]



«Plein de mots...plein de corps» souhaitait en parrain avisé **Thomas Clerc**, l'homme qui ne se tait pas, à l'**actoral.12** naissant ; trois semaines de création ont honoré sans débordement ce vœu, fondamental pour un festival voué aux écritures contemporaines en prise sur le vif. Maîtrise, maturité, sagesse de crise ? La ligne est restée claire et de bon ton ; on ose «classique» et on confirme «non sans plaisir» pour le spectateur.

La grande ombre d'**Edouard Levé** a-t-elle plané sur la manifestation ? Sa conversation incessante avec la mort, était rigoureusement portée dans *les temps forts* au **MAC** : lecture troublante de sa prose intime et lointaine, films minimalistes et jubilatoires de **Valérie Mréjen**, reconstitution par quatre danseurs du Ballet de Marseille c sa série *Pornographie* qui met glacialement en scène la théâtralité impossible de l'acte.

Un discours qui aurait pu entrer en résonance avec les préoccupations du collectif **Das Plateau**, qui évoquait dans sa nouvelle création l'irruption de la maladie au sein de la jeunesse ; mais si l'œuvre de **Levé** est définitivement marquée par une cohérence serrée et des corps collet monté, *Notre Printemps*, tiraillé entre Castellucci et Botticelli, ne parvient pas à lier, contrairement à sa «manière» habituelle, film (assez réussi pourtant dans sa texture gros plan des glorieuses 70') jeu des acteurs sur scène (hyperréalisme sous-traité) et danse (mouvements expressionnistes et plate nudité) ; ni donc à provoquer l'émotion sinon au travers de la création sonore de **Jacob Stambach**.

Spectres et images

De corps et même de cadavre poignardé, il était question avec *Please Continue(Hamlet)*, expérience difficilement classable mais parfaitement identifiable proposée par **Roger Bernat** et **Yan Duyvendak** en collaboration avec le Barreau de Marseille : juger le jeune Hamlet, meurtrier de Polonius, au cours d'un vrai-faux procès mêlant comédiens professionnels (**Thierry Raynaud** impeccable en paumé néoréaliste), professionnels de la justice (tous formidables d'engagement un brin malicieux) et spectateurs-jurés tirés au sort (cinq ans ferme les deux soirées !) relève évidemment d'une dramaturgie immuable susceptible de questionner le théâtre à condition que la friction soit suffisante entre fiction et réalité ; ici le mimétisme sans faille, jusqu'au dossier d'instruction distribué, a peut-être limité le spectacle à une fonction didactique éthique légèrement moralisatrice.

En fournisseur inépuisable de fantômes, d'ectoplasmes et de simulacres identificatoires, le cinéma ou plutôt le film comme embrayeur, a joué un rôle intéressant dans au moins 3 propositions : «*Ils ne sont pour rien dans mes larmes*» dit redit répète et reprend en boucle **Sophie Cattani** d'après **Olivia Rosenthal** devant les dernières images des *Parapluies de Cherbourg* ; présence en scène toujours aussi vive pour traiter de l'abandon et de la consolation mais la rime est à peine suffisante... **Tangu Viel** lui, décline et commente son top-ten (tiens... *La Mort aux Trousses*) sur la grande scène du Klap avec une certaine élégance tandis que **Mathilde Monnier** et **Loï Touzé**, comme au music-hall, enchainent les numéros ; les corps des danseurs apparaissent et disparaissent, s'entrelacent ou s'escaladent non pour illustrer mais pour relancer les images mentales ; sympathique, consensuel, de bon goût.

Nouveau ou pas

Tellement plus inventif et salutairement déroutant, le travail tout neuf d'**Anja Stillberg** dans sa boîte à jouer, une pièce ouverte à l'arrière sur un bois de bouleaux ou de canalisations d'un autre monde, dont le quatrième mur est un miroir sans tain qui renvoie les deux acteurs à leur propre jeu... Elle y convoque l'univers de Tarkovski, de Bergman aussi à travers gestes et paroles légèrement ralentis, décalés, d'un homme proche de la fin et d'une femme venue d'un rêve ou d'un souvenir... Capté, fasciné, le spectateur redoute le moment où quittant la pièce la lumière le laissera seul face à la réflexion de la façade de verre. Très fort !

Sans artifice, avec comme seul espace celui que découpent les mots et le déplacement des pupitres, quatre jeunes acteurs (la *Fratrie* de l'auteur canadien **Marc-Antoine Cyr** confrontée à la mort du père) sobrement et très efficacement dirigés par **Renaud-Marie Leblanc** font naître une véritable émotion à partir de ce conte d'hiver où les cœurs peuvent se briser dans la neige. Épure classique ? Et alors ?

Quant aux performers, ils se rangent. «*Le neuf meurt*» éructe classiquement **Charles Pennequin** qui sauve la mise en proposant du pas neuf mais du pas mort justement ! **Actoral.12** tenté par le jansénisme ? Sauvé en tout cas par l'absurde et la tendresse vive de trois courtes formes proches de la conférence-reportage : **Arnaud Saury** et **Séverine Beauvais**, la tête dans le frigo ou le doigt sur le sucre glace nous défont l'amour(love) en quelques gestes, «plein de mots» et de regards incisifs ; **Emmanuelle Pireyre** et le délicieux chantonneur **Toog** nous font partager leur émerveillement raffiné devant le monde qui y trouve ainsi son sens ; **Pamina** et **Coulon** sans perdre haleine, chapka vissée sur la tête, poisson en bandoulière et bouche gonflée de gâteau au chocolat nous informe en urgence de son admiration pour les explorateurs et Sarah Palin et pulvérise surtout son anxiété dans une parole dont l'étrangeté rassure pourtant le spectateur. Petite victoire de l'intelligence et de rire !

MARIE JO DHO

Octobre 2012

Renaud-Marie Leblanc adapte l'intense et ambigu Chef d'œuvre de Christophe Lollike

L'art et la chose

• 13 novembre 2013 •



Renaud-Marie Leblanc aime à travailler sur des textes qui le dérangent, mais affirment une singularité d'écriture. C'était le cas avec Christophe Pellet, ou Noëlle Renaude, ça l'est encore plus nettement avec **Christophe Lollike**, auteur danois à l'écriture d'une intensité rare. Mais au propos ambigu.

Partant de la phrase choc de Stockhausen après le 11 septembre, qu'il qualifia d'«œuvre d'art la plus grandiose de tous les temps», *Chef d'œuvre* explore cet attentat suprême, dans une écriture virtuose et fragmentée faisant surgir peu à peu, au milieu des cris de douleur du monde, comme une mosaïque qui s'assemble, la conscience du terroriste, son ivresse et sa haine (justifiée ?) du monde. Au fil de cette progression aussi, comme un écho permanent, le questionnement sur les rapports entre l'art et le réel, la contamination permanente entre la fiction, le virtuel et les actes, et l'effet choc de la transmission mondiale en direct de ce qui ressemblait tant à nos films catastrophe.

Monter ce texte n'est donc pas anodin : il travaille juste à la frontière du politiquement très incorrect... Mais Renaud-Marie Leblanc en a une conscience permanente, et sait ce qu'il dit : les passages les plus violents sont dits avec retenue et sans incarnation, à terre, de dos, en mettant l'émotion à distance ; et si la première partie, où l'attentat est vue de l'extérieur, est en pleine lumière, le monologue du terroriste apparaît dans une pénombre explicite, qui laisse entendre la douleur -**Gilbert Traina** est époustouflant- mais aussi un désaccord profond avec le personnage.

La scénographie d'**Olivier Thomas** est comme toujours parfaite, et la direction d'acteurs un modèle : il faut que ce spectacle, dérangeant mais fort, trouve des producteurs, pour vivre bien au-delà de cette présentation publique !

AGNÈS FRESCHEL

Décembre 2013

Chef d'œuvre a été créé au **Théâtre Vitez, Aix**, le 13 novembre

Photo : Chef-d'oeuvre-c-Cie-Didascalies-and-Co

Agnes Freschel | Mis en ligne le Mardi 10 décembre 2013 ·